

LA  
FEMME

PAR

Le Docteur AUDIFFRENT

L'UN DES EXÉCUTEURS TESTAMENTAIRES D'AUGUSTE COMTE

---

PRIX : 1 franc.

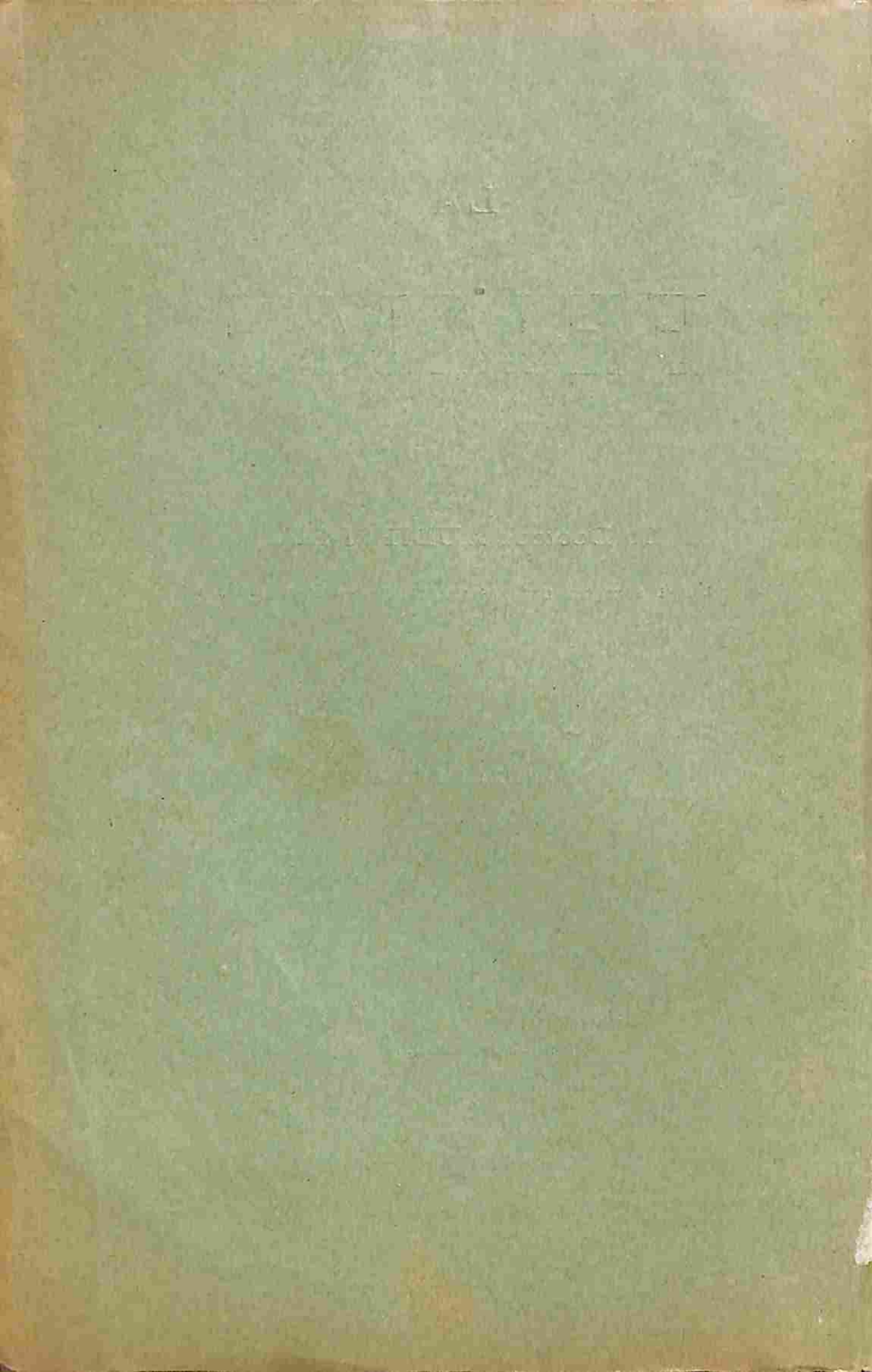
---

PARIS

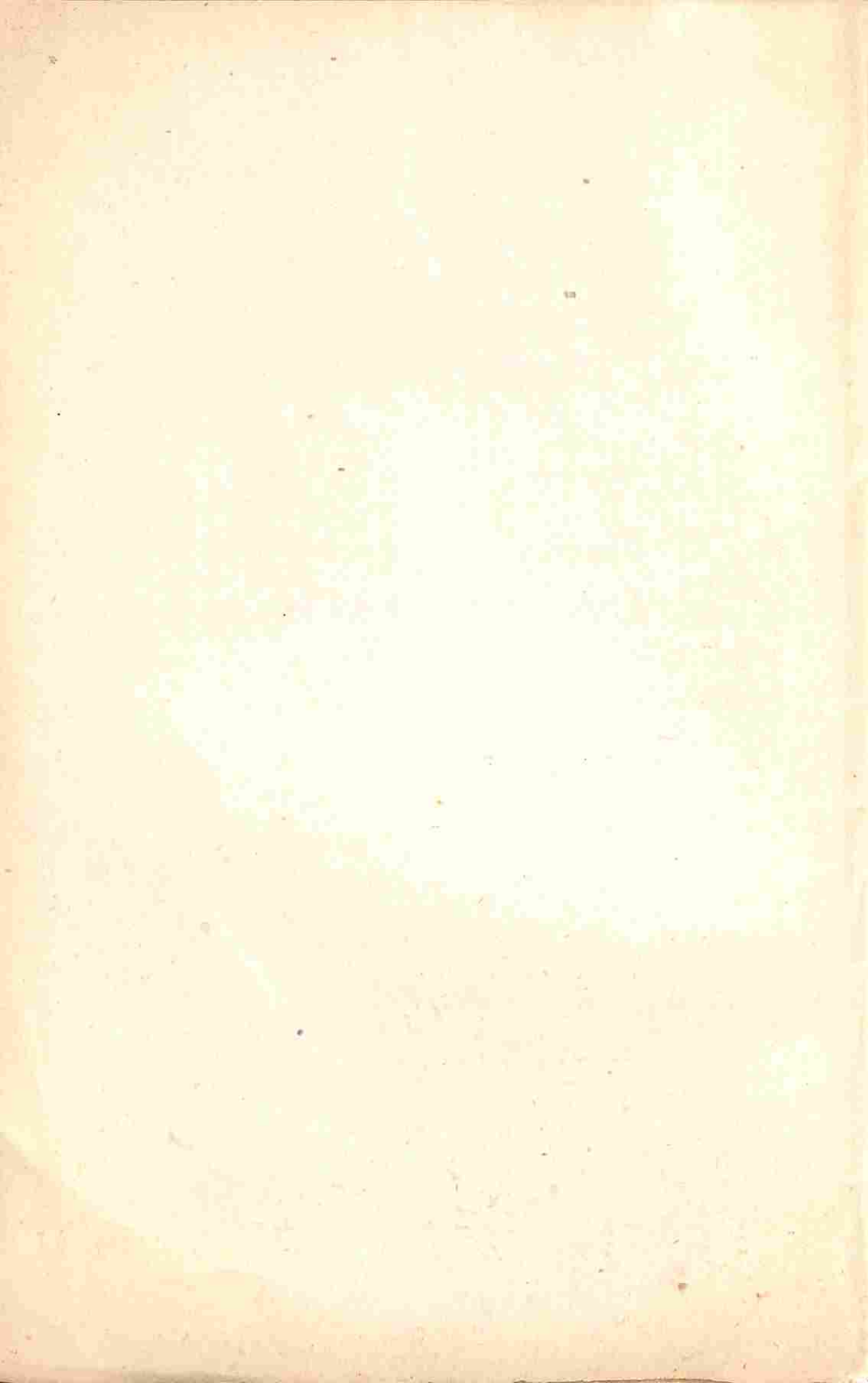
LIBRAIRIE BLANCHARD

10, RUE DE LA SORBONNE, 10

1903



LA FEMME



LA  
FEMME

PAR

Le Docteur AUDIFFRENT

L'UN DES EXÉCUTEURS TESTAMENTAIRES D'AUGUSTE COMTE

---

PRIX : 1 franc.

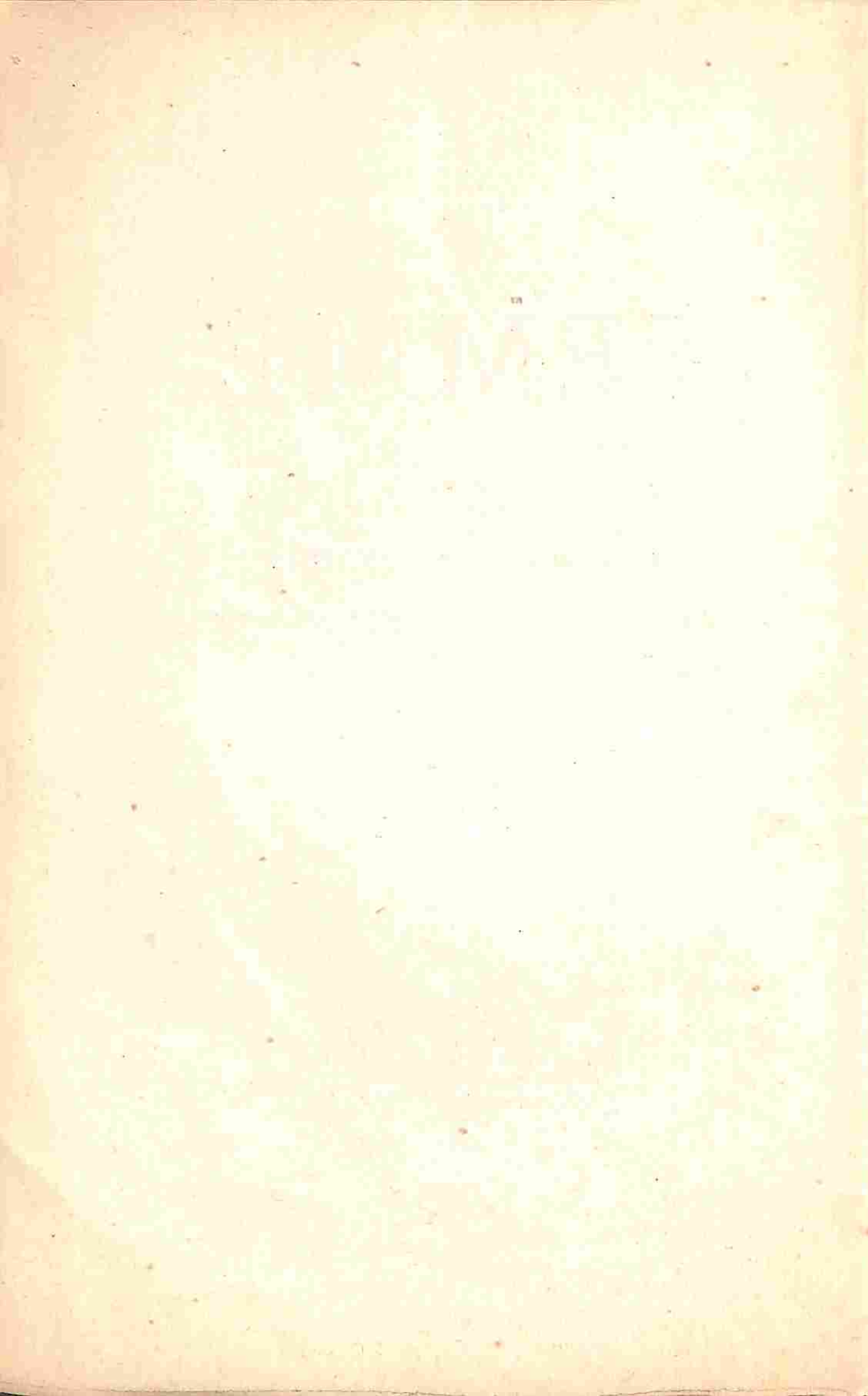
---

PARIS

LIBRAIRIE BLANCHARD

10, RUE DE LA SORBONNE, 10

1903



# LA FEMME

C'est avec le cœur qu'il faut en parler.

Elle nous fait l'honneur de nous prêter ses sentiments, nous lui faisons l'injure de l'affubler de nos passions.

La femme est tout autre que l'homme. Elle est un être à part. Ses maladies sont spéciales. Elle est sous l'influence souveraine d'un seul organe. Elle est un monde pour contenir un monde.

(PARACELSE, d'après MICHELET.)

La femme ! Que n'a-t-on dit d'elle ? Que ne reste-t-il encore à en dire ? Son histoire est celle de notre espèce tout entière.

Plus sensible physiquement et moralement que l'homme, toujours disposée par sa nature à obéir, elle lui fut soumise et il en a abusé. Ce qui fait sa faiblesse fera plus tard sa force. Ce qu'il y a de plus cruel pour elle, elle le subit et l'accepte. C'est à cela que se réduit d'abord sa principale valeur. *Fons viventium*, a-t-on dit avec raison d'elle. C'est ce que sa nature a de commun avec celle de l'animal, au-dessus de laquelle elle s'est élevée par la puissance de son organisation, qu'elle a, pour ainsi dire, progressivement transformée. Son histoire est celle de l'Humanité ; suivons-la à travers les siècles.

C'est lorsque l'animalité exerçait encore sur elle son empire, que s'est constitué l'élément principal de toute société, le couple primitif. Fut-il d'abord simplement temporaire ?

C'est ce qu'il faut supposer, si nos regards s'arrêtent sur les espèces voisines de la nôtre. Mais l'éducation des enfants l'eut bientôt rendu permanent. Le fétichisme, qui fixa l'homme au sol, le consacra par le passage de la vie nomade à la vie sédentaire. Alors se formèrent les premières sociétés de quelque étendue et la famille se constitua autour du foyer, dont la femme devint la gardienne, auprès des fétiches chéris qui en furent inséparables, sous le nom de Dieux Lares.

Il n'est point de doute que nous nous faisons encore d'étranges idées sur l'avènement et la constitution de la famille primitive et des sociétés dont elle fut et doit toujours rester le premier élément. Il est des phénomènes encore mal étudiés, que nous devons élucider avant de pousser plus loin ce que nous aurons à dire concernant les débuts et l'évolution de notre espèce.

La grossièreté masculine a toujours méconnu les différences typiques qui existent entre les deux sexes. Malgré des diversités considérables d'organisation, ils vont néanmoins se trouver rapprochés dans un même but. Comment s'est effectué ce rapprochement ? C'est ce qu'il importe de montrer.

Ce que les voyageurs ont remarqué dans la plupart des peuplades qu'ils ont visitées, rappelons-le ; c'est une gaieté, souvent exubérante, communicative. Elle se traduit par des fêtes, quand l'existence se trouve assurée, et par des danses, parfois d'un caractère tout spécial, dont la femme fait souvent les frais. Telle est la danse dite de « l'Amour ». Arrêtons-nous sur celle-ci. Elle nous surprendra, sans doute, mais elle pourra devenir une véritable révélation pour l'observateur ; les poses lascives qu'on y constate, les attitudes passionnelles que prend la femme peuvent nous in-



duire en erreur sur sa nature, car tout cela n'a qu'un but, c'est seulement d'éveiller la sensualité chez l'homme encore endormi. Ce sont ces danses si caractéristiques, qui ont pu faire croire à ces observateurs qu'il existait une conformité de désir entre les deux sexes et faire supposer à la femme des appétits semblables à ceux qu'on constate en certains moments chez l'homme. Mais au milieu de ces mêmes danses on pourrait s'apercevoir combien la nature féminine diffère de la nature masculine. Les différences qui existent entre elles vont devenir avec le temps assez sensibles pour établir dans les deux sexes des aptitudes bien tranchées, et en faire deux êtres fort distincts, quoique destinés à se compléter. Deux instincts vont y pousser : ce sont les instincts sexuel et maternel. Ils vont concourir d'abord à leur rapprochement malgré leur diversité, ou plutôt à cause de cette diversité. C'est elle qui fait danser la femme quand l'homme dort encore. L'action des deux instincts sexuel et maternel mérite d'être ici spécialement étudiée.

Le premier tient sous sa dépendance tout l'appareil sexuel. Par la résorption des produits dont cet instinct stimule la formation, il communique à l'organe masculin, siégeant dans le cerveau, une certaine suractivité. Le sujet, où se fait la sécrétion de ces produits, est poussé naturellement à s'en débarrasser lorsqu'ils deviennent en excès, ce qui peut susciter une véritable douleur et, par le fait, le besoin de les rejeter. Soit dit en passant, que ce besoin peut devenir assez pressant, pour que le mâle aille se frotter contre tous les objets qui se trouvent autour de lui. Tel est au fond, si on peut le dire, le mécanisme de tout rapprochement sexuel chez le mâle.

Le second des deux instincts qui se rattachent à la procréation, l'instinct maternel, donne lieu à des effets tout

différents bien qu'il pousse également au rapprochement.

L'instinct maternel, avons-nous dit, tient sous sa dépendance tout l'appareil des germes, auquel en certains moments il communiquera une sorte de suractivité. Cette suractivité va retentir, dans l'appareil cérébral, sur l'instinct qui l'a provoquée. Cet instinct, ainsi que de nombreux faits le prouvent, exerce une action directe sur un instinct voisin, l'instinct constructeur, dont l'office au fond consiste à rapprocher, ou, ce qui revient au même, à nous rapprocher d'un objet quelconque<sup>1</sup>. Ces deux instincts maternel et constructeur, ainsi dépendants, le second du premier, vont par leur nature susciter des rapprochements qu'on conçoit aussi bien entre individus qu'entre choses.

Voilà comment, par des organes différents, sexuel et maternel, par des actions dissemblables, se produira l'acte, en apparence si étrange, qui consiste dans le rapprochement des deux sexes. Nous ferons remarquer, en passant, la part que l'influence des odeurs peut avoir sur l'éveil de la sensualité chez le mâle. Il faut bien ici admettre une certaine relation, entre le ganglion olfactif et les organes sexuels.

Nous venons d'analyser, dans ce qu'il présente de plus étrange, le phénomène fondamental du rapprochement des êtres. C'est encore la théorie des fonctions du cerveau qui a été notre guide dans cette analyse si délicate, qui sera certainement peu goûtée de ceux qui s'inspirent encore de la vieille doctrine des causes finales. Ce sont les organes de notre égoïsme fondamental, comme on l'a vu, qui président à tout ce qui se rattache à la procréation. Dans les espèces

1. Ce qui aide encore ici au rapprochement, c'est l'état congestif où se trouvent les annexes ovariennes, entretenu par la suractivité de l'appareil des germes.

supérieures, ce phénomène se complique de l'éveil des sentiments sympathiques. Nous aurons à parler plus tard de leur participation à ce phénomène.

Après ces diverses considérations, où l'on ne verra pas, nous l'espérons, une simple digression, revenons à cette humble compagne de l'homme que nous avons laissée au foyer domestique. Suivons-la au milieu des diverses phases que présente l'histoire de notre espèce.

La promiscuité, si elle exista jamais, y fut de courte durée. Elle avait cessé dès la fondation des premières sociétés. Même dans certaines espèces voisines de la nôtre, la monogamie a été souvent constatée ; aussi est-ce à tort qu'on a cru que la polygamie fut un état primitif. Elle ne prévalut que chez les chefs. Elle n'existait pas dans les sociétés militaires ; l'éloignement des guerriers du domicile, leur absence prolongée, ne pouvait être favorable aux mœurs qu'elle supposait et à la réclusion des femmes, qui en est la conséquence. Ce ne fut que dans les sociétés théocratiques qu'elle fut en usage et encore seulement, disons-le, parmi les chefs, prêtres ou guerriers. En de pareilles sociétés, l'accumulation de richesses en quelques mains entraînait l'obligation de nourrir plus de femmes ; elle imposait, naturellement, plus de charges aux dispensateurs de la fortune publique. La monogamie fut permanente dans la masse sociale, bien que l'union conjugale n'eût pas toujours le caractère d'indissolubilité qu'elle acquit plus tard. Ce n'est pas sans raison qu'on a dit que la séquestration dans les harems fut un hommage rendu à la femme. Si elles y étaient entourées de soins et même de considération, la masse populaire, dans son humble réduit, ne pouvait avoir pour elles les mêmes égards. Nous les voyons souvent réduites aux plus durs labeurs, pliant souvent sous le faix.

Quoi qu'il en soit, un régime aussi pacifique que celui de la théocratie ne pouvait qu'être favorable à l'adoucissement des mœurs. Dans la vieille Égypte, en Chaldée, dans l'Inde, ancienne ou moderne, on est étonné en lisant les historiens ou les voyageurs, de voir à quelle exquise délicatesse étaient arrivées des populations soustraites aux exigences militaires. Est-il étonnant qu'elles n'aient présenté aucune résistance aux envahisseurs.

Les quelques beaux types féminins que nous présentent les deux colonisations, d'Abraham et de Moïse, nous montrent à quel degré d'élévation y était déjà arrivée la femme. Ces deux colonisations, toutes deux de provenance théocratique, étaient encore imprégnées des mœurs d'une civilisation, dont l'Inde, seule de nos jours, peut nous montrer la douceur.

C'est presque la femme moderne que nous trouvons dans Andromaque, Pénélope, Arétée. Ces beaux et mémorables types féminins que nous présente Homère, d'où provenaient ils, faut-il se demander ? L'influence théocratique de l'Égypte, de la Chaldée, se faisait certainement sentir sur les côtes de l'Asie Mineure, où après l'invasion doriennne, toute la première civilisation grecque avait, pour ainsi dire, trouvé un asile. Néanmoins, reconnaissons qu'avant cette invasion une société dont Homère nous a chanté les héros, avait depuis longtemps existé. C'est encore sur le fond théocratique qu'elle s'était élevée. L'*OEdipe-Roi* de Sophocle nous montre encore la lutte qui continuait entre un antique sacerdoce et les rois qui s'étaient substitués au régime théocratique détruit par eux. Cette civilisation, chantée par Homère, avait donné à la femme un rôle souvent prépondérant. C'est ici encore les vieilles mœurs théocratiques que nous retrouvons. Clytemnestre, Hélène même, malgré son retour au-

près de son mari, ne restent pas moins frappées d'une réprobation, qui témoigne du respect qu'avait partout obtenu la sainteté du mariage. Les femmes, reléguées plus tard dans les gynécées de la Grèce et surtout à Athènes, y obtinrent sans doute le même respect, mais elles n'exerçaient qu'une minime influence sur les décisions masculines. Les courtisanes étaient toutes de provenance étrangère. Il faut aller à Rome pour trouver la femme associée aux choses de la cité ; aussi sa dignité s'en ressent d'autant.

Ici ce n'est pas sur le vieux fonds théocratique que s'élève une société toute militaire, dans sa destination et dans son origine. Le voisinage de la théocratie étrusque ne modifia qu'accessoirement les mœurs romaines. L'existence d'une cité, qui ne pouvait se maintenir que par des luttes contre de puissants voisins, devait entretenir des dispositions souvent voisines de la férocité chez les moindres citoyens, tous associés à sa conservation. La dignité féminine dut y gagner, mais souvent au détriment de la tendresse. Sous les grands siècles de la République, la matrone romaine fournit un type admirable de civisme. Si les Spartiates étaient, comme on l'a dit, des Romains avortés, faute de pouvoir, par la conquête, étendre leur domination au dehors, leurs femmes, malgré la discipline sévère à laquelle elles furent soumises, et leur dévouement à la patrie, qu'elles poussèrent parfois jusqu'au sacrifice de la maternité, n'eurent jamais la dignité et les grands sentiments de la patricienne romaine. Malgré les qualités civiques, qu'il faut reconnaître à celle-ci, elle laissa souvent à désirer sous le rapport de la tendresse. Nous avons montré ailleurs la vestale se refusant à arracher à la mort le gladiateur implorant sa pitié, qu'un signe de sa main aurait sauvé.

Rome a conquis le monde ; tous les éléments assimila-

bles de la famille humaine se trouvent rapprochés. Le grand César a osé concevoir l'extinction de la guerre et la pacification du monde. Il a rêvé l'avènement d'une ère industrielle et pour tous le bonheur dans le travail. Les grandes choses qu'il a projetées ne laissent aucun doute sur sa pensée.

Le vieux polythéisme est épuisé ; l'élite de la société est depuis longtemps descendue du Ciel sur la Terre. Partout le besoin d'un nouveau lien se fait sentir, pour tenir rapprochés les éléments d'une antique civilisation. La Grèce, depuis plusieurs siècles, a poussé aussi loin que faire se pouvait la culture de nos hautes facultés intellectuelles. La philosophie sortie de son sein a vainement cherché à suppléer l'action des anciens dogmes, pour rappeler à chacun les devoirs qu'imposait la discipline théocratique, dont on trouve dans Aristote les derniers rellets. L'esprit s'est montré impuissant pour régénérer un monde qui tombe en dissolution. La délicatesse féminine proteste contre les désordres qui vont compromettre l'œuvre des temps. C'est un appel au cœur féminin qu'il faut tenter ; lui seul peut relever la moralité humaine et stimuler des facultés encore inactives.

Un grand problème fut de tout temps posé par ceux qui entreprirent de diriger les hommes. Faire des sentiments pour obtenir des volontés et des actes ; telle fut leur éternelle préoccupation. Ce sont ces admirables théocrates qui posèrent ainsi la question. Elle ne comportait alors qu'une imparfaite solution ; aussi furent-ils réduits à imposer ce qui ne pouvait être obtenu que par la persuasion. Le cerveau humain avait encore besoin d'une culture, qu'il n'obtint que plus tard, lorsque l'essor de l'activité humaine eut pourvu chacun d'une suffisante initiative, ce qu'on ne pou-

vait attendre que des populations militaires. Rome fournit ainsi à notre espèce une préparation qu'on eût vainement trouvée ailleurs.

Lorsque la conquête du monde eut élevé chacun à la dignité de citoyen, le problème posé primitivement par les grands théocrates put être de nouveau repris. Sa solution, cependant, ne pouvait encore être définitive. Telle fut la mission qui fut assignée par les destinées humaines au moyen âge. La culture du sentiment put être ainsi instituée d'après une meilleure étude du cœur humain. Une semblable culture exigeait chez chacun, il faut le reconnaître, la prépondérance d'un sentiment bienveillant pour contenir l'action de nos mobiles égoïstes, toujours éveillés, et aussi une soumission constante à une puissance extérieure, seule capable de surmonter des dissidences personnelles qui eussent altéré la solidarité commune. C'est ainsi que l'amour et la foi devinrent les conditions essentielles de toute unité intérieure et de toute harmonie extérieure ; ainsi le réclamait la convergence de tous les éléments dont le concours constitue l'union domestique, puis civique.

Malgré son opportunité, la culture entreprise par les nouveaux directeurs, qui prévalurent, ne put répondre qu'imparfaitement à leurs nobles désirs. La foi en une puissance extérieure prépondérante, condition fondamentale de toute harmonie collective ou personnelle, resta toujours fort précaire par le désaccord qui surgit bientôt entre une existence chimérique et la réalité qui, avec le temps, apparaissait de toutes parts. Quoi qu'il en soit, la culture du sentiment ne fut pas moins instituée et activement poursuivie. Elle n'atteignit qu'indirectement le but. Basée sur le salut personnel, elle eût conduit, malgré de

louables intentions, au plus complet égoïsme si, par une admirable inconséquence, elle n'avait poussé, envers les autres, à un heureux dévouement. Le cours des destinées humaines suppléa à l'insuffisance du dogme.

A la conquête, si heureusement poursuivie par le Grand César, devait succéder un état de défense à l'égard de ceux qui n'avaient pu être encore incorporés. Ainsi succéda le mouvement féodal à l'incorporation romaine ; ni César, ni aucun de ses successeurs n'avait pu le prévoir. Reposant au fond sur une mutuelle dépendance, un tel régime atteignit directement ce que l'admirable sacerdoce catholique n'avait pu qu'instituer. Le dévouement de tous à tous s'étendit jusqu'au moindre coopérateur à l'œuvre collective, relevant ainsi le but assigné à chaque existence. Par une inévitable conséquence, un tel régime devait aboutir à la protection de la femme, quelle que fût sa condition.

Si, par son ensemble, l'enseignement catholique consacrait la pureté, la dépendance féodale devait préparer l'essor de la tendresse. Un régime qui proclamait le dévouement des forts aux faibles devait faire naturellement de la femme l'objet d'un véritable culte. La chevalerie en sortit tout armée. Sous sa noble impulsion le culte chrétien éprouva une mémorable transformation. Au grand nom de S. Bernard se rattache une grande institution, le culte de la Vierge. L'incomparable S. Paul, le vrai fondateur du catholicisme, entre l'homme et Dieu, avait placé un médiateur d'essence divine ; le génie grec eut bientôt conféré à celui-ci tous les attributs divins. Le type mystique de ce grand novateur devint ainsi, au même titre que le suprême arbitre, une puissance dispensatrice de tous les biens, douée de sa prescience et de son omnipotence. Ainsi pourvu de ces divers attributs, son rôle de médiateur s'effaçait naturellement.



Le cœur féminin eut, au siècle de la chevalerie, bientôt corrigé une telle inconséquence et sous son inspiration le culte de la Vierge fut dans tout l'occident, surtout dans le midi, substitué à celui de Dieu ; la mère prévalut sur le fils.

Pour le philosophe qui ne sépare pas l'homme de son milieu, c'est à cette grande époque qu'il faut rattacher ce que nous pouvons appeler l'institution de la femme. Elle nous apparaît alors dans toute la plénitude de sa nature, avec tout ce que celle-ci pouvait comporter de délicatesse ; c'est l'œuvre des siècles écoulés, dotée de ses deux inséparables attributs de tendresse et de pureté. La femme, c'est la fille de l'Humanité, c'est sa création, son idéale image.

In te misericordia, in te pietate  
In te magnificenza, in te s'aduna  
Quantumque in creatura e di bontate.

Cinq siècles de décomposition, tant catholique que féodale, vont succéder à cet admirable régime sans antécédents. Sous l'investigation de la science moderne, la réalité va apparaître de toutes parts, dans le monde physique comme dans le monde social et moral. Rien ne résistera à cette action dissolvante. Mais cette science, tant redoutée, porte en son sein la formule de l'avenir. On va pouvoir désormais faire avec connaissance de cause ce qu'on fit spontanément avec des moyens qui devenaient de plus en plus insuffisants, à mesure que s'étendaient les exigences sociales. Autour de la science de l'homme, de cette grande science, dont il devient le principal objet, vont se grouper à titre de prologomènes tout ce qui se rattache à sa multiple nature, et au milieu où est appelé à se développer sa suprême existence

Dans ce grand mouvement qui commence ici, ce ne fu-

rent pas seulement les institutions qui furent compromises, la constitution individuelle elle-même fut gravement atteinte. La culture à laquelle furent soumises nos hautes facultés, tant morales que mentales, avait établi entre le physique et le moral, c'est-à-dire entre le corps et le cerveau une intimité qui n'avait jamais existé au même degré. L'unité cérébrale qui repose sur la prépondérance des sentiments bienveillants, sur nos mobiles personnels, dut en souffrir, et l'harmonie corporelle en être également atteinte. La santé résidant dans l'unité, ce n'est pas sans raison qu'on a pu dire que depuis la rupture de l'unité catholique toutes les portes restent ouvertes à la maladie. C'est l'organisme féminin, en raison de sa plus grande délicatesse, qui fut naturellement plus exposé à toutes les influences dissolvantes, qu'elles vinssent du dedans ou du dehors.

— Nous venons de montrer la femme traversant les siècles. Nous avons vu les modifications qu'a éprouvées sa nature morale, sous les différentes phases de notre évolution. Il nous reste pour compléter cette étude à descendre dans l'appréciation de sa constitution tant physique que morale. Alors seulement nous pourrons dire ce que l'avenir peut attendre d'elle et justifier ainsi les pressentiments de nos chevaleresques aïeux, lorsqu'ils l'élevèrent sur leur autel.

Un noble jeune homme, ravi prématurément à nos espérances, a vu dans l'Humanité un sublime prolongement de l'animalité. C'est la conviction qui naît dans tous les esprits, lorsqu'on retrouve tous les éléments d'une société assez avancée dans certaines espèces voisines de la nôtre. Notre prépondérance seule a contenu leur développement. Qu'eussions-nous été si une espèce supérieure à la nôtre avait existé ?

Nous avons montré que les actes les plus essentiels à la vie de l'espèce et à son renouvellement appartiennent à la plus grossière personnalité et nous sont communs avec tous les animaux. Les deux instincts qui différencient le plus les deux sexes vont peser parfois lourdement sur leur existence. Chez l'homme, c'est l'instinct sexuel, et par les phénomènes qu'il stimule, qui communique au caractère le surcroît d'énergie qu'on ne trouve jamais au même degré chez la femme. Mais chez celle-ci l'instinct maternel rend la différence plus sensible encore. Ce sentiment, dont l'organe cérébral stimule la vie ovarique, exerce aussi une influence, dont on ne peut douter, sur nos sentiments bienveillants. En définissant le sentiment maternel l'amour des produits, l'amour de tout ce qui émane de nous, on a montré son caractère profondément égoïste. Mais par les soins qui entourent le produit qui naît de la femme, les instincts sympathiques reçoivent de ce sentiment une stimulation habituelle, qui ne peut qu'entretenir nos dispositions bienveillantes. Telle est l'origine de la supériorité affective de la femme. Ce qui peut servir de stimulant à l'instinct maternel peut susciter aussi l'éveil de la sympathie. Tel l'appareil ovarique que nous avons placé sous la dépendance de cet instinct. Une telle réciprocité d'action et de réaction s'établit ainsi entre le sentiment maternel, d'une part, les dispositions bienveillantes et l'appareil des germes lui-même, d'un autre, que tout ce qui retentit sur l'un de ces organes ou appareils a un retentissement inévitable sur les deux autres. Cette réciprocité d'actions et de réactions suscite à la longue une telle intimité entre ces divers organes et les fonctions correspondantes que le sentiment le plus tendre ne saurait se manifester chez la femme, sans qu'il n'éveille en elle une action portant à la

fois sur l'organe maternel et l'appareil des germes. Tel est ce qu'on constate dans la maladie féminine si commune de nos jours et si improprement qualifiée d'hystérie.

L'analyse à laquelle nous venons de nous livrer serait incomplète, si nous omettions de parler de la part que prend l'instinct constructeur, ainsi que nous l'avons déjà fait pressentir, dans le concours des phénomènes dont nous venons de montrer l'importance<sup>1</sup>.

On sait quelles sont les occupations de la femelle pendant tout le cours de la gestation. Elle prépare un nid ou un gîte pour le produit qu'elle attend. Dans les mêmes circonstances la femme se livre à des travaux d'aiguille, à des aménagements d'intérieur, qui pourront même absorber toute son activité. En dehors de la période de gestation, on peut encore constater l'intervention d'un instinct dont l'action paraît inséparable de celle de l'instinct maternel. Quelle est la femme dont la tête ne travaille pas ou n'a pas travaillé en certains moments de la vie, qui ne se construit un idéal ? Idéaliser n'est-ce pas construire ? Mais c'est surtout chez la jeune fille, à l'époque de la puberté, lors de l'éveil de la vie ovarique, qu'on constate cette disposition, à tout idéaliser, à voir tout en beau, comme on l'a dit. Son cœur s'ouvre alors aux plus douces émotions. Elle est dans les meilleures conditions, sous l'empire du sentiment maternel, que stimule la vie ovarique, si active en ces moments, pour faire travailler son imagination, se laisser aller à des constructions de toutes sortes.

Il est un phénomène bien grave, bien étrange parfois, dans la vie de la femme, phénomène bien mal étudié : c'est celui de l'amour. Chez l'homme les premiers rapprochements sont provoqués, comme nous l'avons dit, par la sensualité. Un sentiment tendre succède à l'excitation sexuelle dans les

natures susceptibles d'élévation. Cependant chez les sujets les mieux doués, une certaine sentimentalité peut présider aux premières approches. Néanmoins, même chez eux, il est facile de s'apercevoir que la sensualité ne tarde pas à s'éveiller. On ne saurait demander davantage à la nature masculine.

Chez les femmes, contrairement à l'opinion reçue, les choses se passent autrement. C'est presque toujours le sentiment maternel qui fait les premiers frais. La tendresse féminine laisse ordinairement le cœur ouvert à tout ce qui est, à un titre quelconque, digne d'être aimé. Si le cœur est libre, un premier attachement peut en résulter. Alors une répercussion toute naturelle peut se faire sur l'instinct maternel, surtout si l'activité ovarique le tient en éveil, ce qui est le plus ordinaire. Un besoin d'idéalisation, dont l'instinct constructeur fera les frais, achèvera d'ébranler un cerveau tout préparé à s'ouvrir à de douces émotions.

Comme on le voit, le phénomène si important, qui souvent décide d'une existence, est tout autre dans les deux sexes. Chez la femme, comme on vient de le voir, l'instinct maternel y est toujours prépondérant. Poussant plus loin l'analyse des phénomènes, on peut dire, suivant l'expression du poète florentin, que dans ce grand acte la femme est à la fois mère et fille. Fille de celui qui est l'objet de son affection, en raison de la dépendance qu'elle accepte envers lui ; mère, parce qu'elle l'a en quelque sorte créé, et qu'à ce titre il lui appartient, c'est son produit, sa chose. Les deux instincts, si actifs, de notre égoïsme fondamental, nous le répétons, l'instinct maternel et l'instinct constructeur, s'associent pour produire ces merveilleux effets. Qui sait apprécier le rôle parfois si prépondérant de l'instinct maternel dans la vie de la femme, est obligé de reconnaître que ses moindres actes sont ordinairement empreints d'une odeur

de maternité. Toute vive émotion, toute joie, toute douleur retentit, en effet, sur cet instinct, si puissant, et suscite même des mouvements, des contractions, souvent qualifiées de névroses. A l'approche du bien-aimé, dit la Sulamite, mon ventre a frémi.

Ce sentiment si tendre, que tant de poètes ont chanté, s'il fait le bonheur de la vie, en fait parfois le tourment. Il peut éveiller de terribles jalousies. Le grand novateur a donné l'explication de cet étrange phénomène, en y montrant un de nos instincts égoïstes, s'associant à l'instinct destructeur. Ici c'est l'instinct maternel qui en est le stimulant. Qui ne connaît ce que peut produire la jalousie maternelle ou celle de l'amante trompée, délaissée ?

C'est souvent avec un caractère d'irrésistibilité que se manifeste ce sentiment, si puissant, qui fait honneur à notre espèce. Les sentiments si sympathiques, qui entrent en jeu dans ce phénomène, ne paraissent guère susceptibles de donner lieu à cette irrésistibilité. Il faut pour cela qu'ils s'associent, pour ainsi dire, à un instinct égoïste : ce sera ici encore à l'instinct maternel. C'est lui qui par son exaltation pousse la jeune fille à quitter père et mère, la femme à fuir loin du domicile conjugal. De quels mouvements n'est point susceptible la mère pour conserver son enfant, se rapprocher de lui si elle en est séparée.

Après ce qui vient d'être dit sur l'irrésistibilité d'une passion, qui par ses conséquences peut, parfois, devenir funeste, il est bon de signaler encore un phénomène, où l'on peut voir une sorte d'imprégnation morale d'une première affection. Si elle a été vivement ressentie, surtout dans les premiers âges de la vie, elle peut laisser après elle une empreinte indélébile, qu'une affection nouvelle n'effacera jamais. C'est le cas de rappeler le vieil adage si connu :

« *Et l'on revient toujours à ses premiers amours.* »

Il est un autre phénomène, mais d'une tout autre nature, qu'il est bon de rappeler encore, de nature toute physique. Mise en doute dans notre espèce, les éleveurs en ont fait un article de foi. Ils savent tous que le produit d'une jument qui a été saillie par un baudet, si elle l'est par un étalon, le nouveau produit portera les empreintes du baudet. Ce même phénomène a été constaté dans d'autres espèces, chez la brebis, chez la chienne et autres. La femme ne paraît pas soustraite à ce phénomène. Le cas le plus saillant est celui d'une femme blanche couverte par un nègre. L'enfant provenu d'un nouveau rapprochement a ainsi porté certains traits du premier occupant. Le phénomène constaté par les éleveurs, et aussi dans notre espèce, ne peut être expliqué qu'en admettant une première et profonde imprégnation de l'ovaire.

Existe-t-il une corrélation entre les deux sortes de phénomènes que nous venons de signaler ? On pourrait le supposer, quoique les conditions dans lesquelles ils se sont produits, ne sont plus les mêmes. Ainsi en ce qui concerne l'imprégnation morale chez la femme, on la constate également chez la jeune fille vierge. C'est évidemment dans le cerveau qu'il faut en chercher la cause. Le sentiment maternel pourrait ne pas y être étranger.

Le grand novateur contemporain, pour consacrer la sainteté du mariage et dégager cette institution de tout ce qui peut en faire méconnaître la destination sociale, a fait du vœu éternel une obligation pour les époux. Il eût pu dire, invoquant le dernier des deux phénomènes, que nous venons de rappeler, que la paternité n'est jamais complète dans les secondes noces. Physiquement, un second époux reçoit de la femme qui a méconnu un premier engagement

un produit imprégné de toute autre action. Celle qui se retranche socialement, par de nouvelles noces, de la Communion de l'Eglise, trouvera, dans un nouveau produit, le témoignage d'une consécration méconnue ou même violée.

C'est l'étude de la femme que nous poursuivons. N'exige-t-elle pas quelques mots sur une grande question bien souvent agitée? Est-elle aussi intelligente que l'homme? Ses facultés mentales sont-elles susceptibles des développements auxquels celles de l'homme peuvent s'élever? Les femmes s'insurgent, non sans quelque raison, contre cette supériorité mentale que s'attribuent les hommes. Elles ne peuvent croire qu'ils aient plus d'intelligence qu'elles. Ici, comme en bien des choses, la question paraît mal posée. Tout ce que nous apprenons, les femmes peuvent certainement l'apprendre aussi, quand elles veulent bien toutefois s'en donner la peine. Il y a, parfois, peu de suite dans les idées, dans les raisonnements féminins. Mais ne faut-il pas plutôt attribuer cela à une nature trop passionnée qui leur fait souvent dépasser le but, qu'à une infériorité mentale. Il existe, avons-nous dit, entre les deux sexes des différences cérébrales notables, mais ce n'est point sous le rapport intellectuel. Autant la femme est supérieure à l'homme sous le rapport du sentiment, autant l'homme peut lui être supérieur sous le rapport du caractère. Nos succès quelconques sont dus plus à notre activité qu'à notre intelligence.

Il est ici une question qui se pose naturellement, c'est celle-ci. Etant donné deux cerveaux, l'un masculin, l'autre féminin, qu'on suppose d'abord en tout semblables, quelles différences surviendront entre eux par le seul fait des modifications qu'apportera dans leur développement la différence des sexes? C'est la grande question des rapports du physique et du moral qui se pose implicitement ici.



Nous avons suffisamment montré les différences que celle des sexes peut apporter dans l'harmonie cérébrale ; poussant plus loin notre analyse, on peut faire voir ce que cette diversité peut susciter de modifications dans le développement de leurs facultés intellectuelles.

Plus disposée que l'homme, vu sa supériorité sentimentale, à idéaliser, la femme devient, par cela même, plus inductive, comme nous l'avons dit. Moins bien douée que l'homme sous le rapport du caractère, elle restera toujours, par le fait de sa situation sociale, sur la défensive, et c'est la prudence qui dominera chez elle. L'homme, par sa supériorité de caractère, quand elle existe toutefois, est dans ses actes moins hésitant et plus disposé, dans le cours de ses entreprises, à chercher la provenance, la filiation des choses ; son esprit devient ordinairement plus déductif. Cette supériorité qu'on serait disposé à accorder à l'homme, sous ce dernier rapport, n'est, au fond, propre qu'à quelques natures supérieures. Les hommes de conseil et de commandement appartiennent à un petit groupe d'élite, qui doit ses succès plus au caractère qu'à l'intelligence.

L'intelligence court les rues, entend-on dire ; la grande intelligence, celle qui crée, a, de tout temps, été chose rare. C'est le privilège d'un très petit nombre. Dans le cours de l'évolution humaine, on pourrait les compter ces êtres qui diffèrent autant du commun des hommes, que ceux-ci de leurs animaux domestiques.

« Les grandes pensées viennent du cœur, a dit notre Vauvenargues » ; aussi, quelque bien doué que soit intellectuellement un homme, il court toujours risque d'avorter, si chez lui l'intelligence ne reçoit pas à temps la stimulation de quelque grand sentiment. Le génie est le privilège de celui-là.

La femme peut-elle s'élever au génie, s'est-on demandé ? L'histoire ne le dit pas. Quelque supériorité intellectuelle qu'on peut lui accorder, le trouble des passions auxquelles elle est si souvent exposée, par le fait de sa constitution, la détournerait des efforts qu'exige l'attention soutenue, si nécessaire à l'exercice de l'abstraction. Mais, disons-le, si la femme ne peut s'élever au génie, il faut lui conférer le glorieux privilège de le créer. Point d'homme supérieur, nous montre l'histoire, sans une mère distinguée ! Peut-être même qu'en fouillant dans la provenance de ces précieux organes de l'Humanité, y trouverait-on une succession de mères d'élite ? Les grands hommes ont eu bien souvent des fils indignes d'eux ?

Mais revenons encore à cette femme dont nous avons dû montrer la constitution, si différente de la nôtre. C'est là le *fons viventium*, a-t-on dit d'elle, c'est là, en effet, sa destination première. Elle la subit souvent et en accepte avec dévouement les conséquences. De quels soins, de quels égards ne doit-elle pas être entourée, en un moment où sa vie peut être en danger !

Nous avons montré les profondes modifications survenues dans la constitution féminine pendant les cinq siècles de décomposition qui nous séparent du moyen âge. Ce qu'il faut, ici, faire ressortir encore, c'est l'instabilité actuelle de cette constitution. Sous les qualifications de névroses, de névralgies, on la voit exposée à des troubles nombreux, qui n'accusent que trop en elle la rupture de l'unité cérébrale. Le plus remarquable est celui de tout temps connu, avons-nous dit, sous le nom d'hystérie. Dans un travail spécial, nous avons montré et l'origine et la nature de la maladie. Il faut, avons-nous dit encore, les chercher dans une exaltation du sentiment maternel, avec

retentissement sur l'appareil ovarique et réaction de celui-ci sur le cerveau pour en aggraver l'état de désharmonie. Cette mobilité cérébrale, propre de nos jours à la constitution féminine, laisse celle-ci ouverte à la maladie, dont les états nerveux que nous venons de rappeler ne sont que les symptômes les plus apparents.

Il en est d'autres plus profonds, dont le trouble cérébral qu'ils accusent peut devenir compromettant pour la moralité d'un être dès lors exposé à toutes les fluctuations de la passion. Si cet être que nous avons qualifié d'exceptionnel parmi les êtres vivants, cette femme, si délicatement organisée, a jadis dansé pour éveiller un époux encore endormi, elle dansera aujourd'hui dans un tout autre but. La sensualité masculine qui a suivi, en sens direct, le mouvement général de décomposition, propre à nos temps, n'a plus besoin d'un tel stimulant. La vanité féminine, restée sans frein, ne reculera devant aucun moyen pour se ménager un triomphe. Elle l'obtiendra toujours facilement, à la honte d'un sexe qui n'aspire qu'à la possession. Les faiblesses ou les concessions de la femme ne peuvent ordinairement que lui préparer de cruelles déceptions, et lui montrer le vide d'un cœur masculin.

Si l'orgueil, associé à nos instincts inférieurs, vient de nos jours troubler le cerveau masculin, celui de la femme ne reste pas moins exposé aux ravages d'une regrettable vanité. Telle est certainement l'origine de la plupart de ses écarts, que notre suffisance attribue communément à d'insatiables mobiles.

Orgueil, besoin de domination ; vanité, besoin de ~~domi-~~ *d'approuver*  
**nation**, dit le tableau cérébral. La mimique, si expressive, propre à ces deux instincts, nous montre l'homme cherchant à s'élever, comme l'oiseau placé sur son bois, et la femme

se portant en avant, allant au devant d'un succès, que sa charmante nature lui assure aisément. Orgueil et vanité, ajoute le grand novateur, puissants stimulants pour les natures élevées, infirmités pour les inférieures.

C'est à cet organisme, si profondément troublé aujourd'hui, qu'est laissée la redoutable mission de perpétuer l'espèce. Elle devient d'autant plus périlleuse, qu'elle s'accomplit dans les plus mauvaises conditions, ordinairement dans l'ivresse des sens, du côté de l'homme, quand ce n'est pas dans l'ivresse alcoolique. La femme, presque toujours passive, ne portera pas moins en son sein un produit qui ne pourra que se ressentir des déplorables conditions dans lesquelles se sont opérés les rapprochements. Que d'idiots n'avons-nous pas vus naître d'un père alcoolique ou conçus dans un état d'ivresse de celui-ci ! La constitution de la mère, déjà fortement ébranlée, se prête d'ailleurs à tout ce que peut présenter de défectueux celle de son produit. Une des plus terribles manifestations constatées en ces conditions dans le cours de la grossesse, c'est l'éclampsie, aussi mortelle souvent pour la mère que pour son produit.

L'instabilité cérébrale que nous avons dit être de nos jours propre à la mère se trouve accrue dans le cours de la gestation. L'instinct maternel, toujours dans un état d'exaltation, pendant cette période critique, peut susciter, lorsqu'une influence extérieure ou surtout intérieure, celle-ci ordinairement toute morale, s'ajoute aux causes normales d'excitation, un trouble encore plus profond. Le retentissement de l'organe maternel sur les centres d'activité, qui tiennent sous leur dépendance l'appareil rachidien tout entier, peut en ces conditions compromettre à la fois l'existence de la mère et celle de son produit. Telle

est la conséquence de la grave manifestation cérébrale, qualifiée, comme nous l'avons dit, d'éclampsie.

Le passé, a dit le grand novateur contemporain, prépara les forces que le présent doit combiner en vue de l'avenir. Telle est la sentence qui devrait diriger toutes nos spéculations actuelles relatives à la femme. C'est surtout à elle qu'elle peut s'appliquer. Le moyen âge, peut-on dire, fit la femme, ou plutôt la compléta en lui conférant ses deux plus nobles attributs : la tendresse et la pureté. Sous son inspiration, le *fons viventium* est devenu le *fons amoris*. Son existence ainsi agrandie et anoblie, ce n'est plus d'un acte inconscient qu'il faut attendre d'elle l'accomplissement d'une fonction qu'elle acceptera, en vue de remplacer par un nouvel élément celui qui a cessé de vivre. Telle, la grande loi qui préside à l'existence de tout ce qui vit et à laquelle nul parmi nous ne saurait se soustraire, la femme moins que l'homme.

Son cœur ouvert aux grands sentiments, par la culture qu'il reçoit aux premiers âges de la vie, son esprit initié à la connaissance du monde réel, ainsi préparée, elle aborde le grand acte de la vie, l'union de deux êtres destinés à s'améliorer mutuellement pour le service d'autrui, leur bonheur devant résulter de leurs communs efforts. Des cerveaux ainsi préparés ne peuvent que s'élever à une complète harmonie ; ce qui peut paraître irréalisable de nos jours, l'avenir en fera une obligation à chacun. L'antique théocratie qui avait, prématurément, il est vrai, accepté la mission de dégager l'homme de tout ce qui peut rappeler son origine animale, l'avait sinon réalisé, du moins en avait pressenti la possibilité. « Ceux qui sont familiers, écrivais-je, avec la littérature hindoue, ont dû être surpris de la douceur de mœurs qu'elle nous montre en des livres

écrits plus de mille ans avant notre ère. Ce qui frappe le plus, c'est le sentiment d'exquise intimité qui règne entre les époux, ce sont de tendres égards de l'homme pour la femme, une respectueuse soumission de celle-ci pour lui. Sous l'empire de ces nobles sentiments et de ces mutuels égards, ce n'est pas dans l'ivresse des sens que s'accomplissent les actes les plus intimes de la vie, tout y est concession d'un côté, sans que la tendresse en soit diminuée, et de l'autre, une ineffable reconnaissance. Ici encore, on peut le dire, la sensualité, sans s'effacer, reste subordonnée aux plus tendres élans du cœur. Quel enseignement pour nos générations ! Ne sont-ce pas là les vrais moyens de donner à la Société des produits exempts de toute tare ? »

Ne soyons donc pas surpris de ce que nous osons espérer de l'avenir. Un lointain passé l'a pressenti et même, à certains égards, exceptionnellement réalisé. Nous avons vu la femme s'élevant graduellement à travers les diverses phases de l'évolution humaine vers le haut degré de sentimentalité et de pureté, dont nous venons de présenter l'intéressant tableau, et s'idéalisant enfin dans le culte de la Vierge. Au milieu du moyen âge, elle se présente à nous, par nos chevaleresques aïeux, élevée sur un autel.

L'Humanité ne peut nous apparaître que dans ses produits et la femme en est certainement le plus grand, et, à tous égards, le plus complet. Son image se substitue à celle de tous les êtres que, dans une merveilleuse ascension vers le beau, nos pères ont adorés. Dégager ce noble type de ce que l'animalité a laissé encore dans notre imagination, voilà ce qu'a voulu réaliser le plus grand des serviteurs de ce Grand-Être, dont l'avènement ferme l'ère des irrésolutions et des chimériques tentatives. S'élevant au-

dessus des préjugés et des résistances de son temps, le novateur contemporain a rétabli la filiation des institutions par lesquelles l'Humanité a pris possession de son empire. La femme, son plus noble produit, dans une admirable utopie, en est devenue la représentation naturelle ; elle se dégage ainsi de toutes les empreintes de sa primitive nature.

Le fait d'une procréation féminine, sans fécondation préalable, n'a rien qui doive aujourd'hui nous surprendre. Une semblable idée n'a rien, en effet, qui soit en désaccord avec les grandes lois qui président à la procréation des êtres. Sous le nom de parthénogénèse, on a qualifié un phénomène qu'on rencontre aussi bien dans le règne animal que dans le règne végétal. Il consiste, au fond, dans l'évolution spontanée d'un ovule. Un tel phénomène réduit à cela a été signalé aussi bien chez la femme que chez d'autres êtres. Il est certains faits qui ne laissent aucun doute à cet égard ; parmi ces faits il faut signaler l'existence de fœtus parfaitement conformés, trouvés en des kystes de l'ovaire. Nous n'avons pas à nous étendre ici sur ce que nous avons dit dans un travail spécial, pour montrer qu'une intimité assez grande peut s'établir entre le cerveau et l'appareil ovarique pour que, par un acte de volonté, la femme puisse provoquer l'évolution spontanée d'un ovule et assurer même son développement le plus complet<sup>1</sup>.

Divers phénomènes ont déjà montré combien la délicatesse féminine s'est accrue sous la culture à laquelle elle fut soumise, et quelle intimité règne désormais en elle entre les organes cérébraux affectés à la reproduction de l'être et l'appareil ovarique. Le flux menstruel, comme un

1. Un fait d'hystérie.

grand nombre de faits normaux et anormaux, est la meilleure preuve de cette intimité.

Dans l'hypothèse utopique que nous poursuivons, c'est l'être le plus élevé dans la série des êtres qui se trouve soustrait, dans le phénomène fondamental de son existence, à tout ce qui pouvait encore rappeler l'empire de l'animalité. Elle en est ainsi entièrement affranchie.

L'utopie, pour le grand novateur, ne saurait être une conception purement fictive. Pour lui, c'est l'idéalisation des conditions du vrai, par conséquent elle est susceptible d'une réalisation plus ou moins éloignée. Il n'est rien, nous le répétons, dans l'utopique conception, qui puisse susciter un désaccord quelconque entre elle et les lois qui président à la rénovation des êtres.

Puisque nous sommes dans le domaine de l'Idéalisation, allons sans crainte de l'avant. La procréation de l'être humain va devenir un acte religieux. Qu'on nous permette de reproduire ici ce que nous avons dit ailleurs : « Nous supposerons un cerveau féminin élevé à un état de parfaite unité, par la constante prépondérance des sentiments bienveillants, et doué de la plus exquise délicatesse. Il commande à un organisme d'une extrême sensibilité. Nous accordons à l'être à qui il appartient, le désir de concourir à un grand acte, d'un caractère à la fois social et religieux, qui consiste à donner sous une noble impulsion un serviteur à l'Humanité. C'est une des plus importantes fonctions de la vie collective que cet être va remplir. Il s'y préparera par le recueillement et la méditation, en d'autres termes par la prière. Pénétrée de sa haute mission, la servante de l'Humanité s'est élevée à un état exceptionnel de ferveur. Sa sensibilité exaltée lui permet d'activer par un noble désir, par un acte consécutif de volonté, tous les mouvements qui



doivent affecter l'appareil des germes, placé, il faut le rappeler, sous la dépendance de l'instinct maternel. C'est ce mobile si puissant chez la femme, associé aux sentiments les plus élevés, à tous les élans du cœur, qui va susciter la volonté déterminante, ce dernier état du désir. Un germe arrivé, par une évolution suscitée par le désir, à son plein développement, pourra se détacher, ayant acquis en ces conditions toute la vitalité qu'exige son essor ultérieur. Pour assurer l'acte le plus important de la vie sociale et le plus délicat de tous, la femme, alors, élevée à la dignité de prêtresse de l'Humanité, va se soumettre à une consécration religieuse, qui la préservera de tout ce qui pourrait la distraire de l'acte qu'elle va accomplir. Le produit émanant d'un sein immaculé sera exempt de toutes les traces de l'animalité ; ce sera, à juste titre, l'enfant de l'Humanité, son émanation directe, conçu dans l'élévation de l'âme vers elle, consacré d'avance à son service. »

Voilà de l'utopie, sans doute, mais l'utopie va devenir un véritable enseignement. Est-elle moins hardie que celle du franciscain, se frappant des stigmates du crucifié ; qui n'y voit pour la femme le moyen de se prémunir contre tous les dangers d'un acte accompli ordinairement dans l'ivresse des sens ? Combien ne devra-t-elle pas être recueillie, cette femme, dès les premiers instants de la conception, combien ne devra-t-elle pas veiller sur le produit qu'elle porte en son sein !

Restant toujours dans le domaine de l'utopie, il est une question qui se pose naturellement. Dans l'hypothèse que nous venons de présenter, quel sera le sort de l'époux ? Voici ce que nous écrivions encore à ce propos : « Notre grand Bossuet s'est chargé de parler pour nous dans son beau panégyrique de S. Joseph. En entourant de soins Celle

qui lui fut confiée, et dont il respecta la pureté, n'a-t-il pas concouru à lui mériter l'insigne faveur dont elle fut honorée? N'a-t-il pas entouré sa compagne d'une efficace protection, lorsqu'elle portait en son sein, le fruit d'une mystique conception? A ces divers titres, ne pouvait-il prétendre à une véritable paternité? » Dans notre utopique hypothèse la sentimentalité peut, chez l'homme, recevoir de l'instinct maternel, qui va être éveillé chez lui, par les soins que le produit exigera, une stimulation analogue à celle que reçoit cette sentimentalité chez la femme, quoiqu'à un degré moindre. La sensualité pourra ainsi être contenue en lui sous la stimulation de l'instinct maternel que les tendresses conjugales tiendront en éveil. C'est l'amour des produits, que nous avons dit de l'instinct maternel. La femme aimée n'est-elle pas l'objet que l'amant a lui-même créé, c'est le produit dont la présence entretiendra en lui les émotions les plus tendres et les plus désintéressées. Quelles transformations dans la sentimentalité masculine tout cela ne suppose-t-il pas? La procréation d'un être est devenue un acte religieux, auquel l'homme s'associe, ainsi que dans son beau panégyrique nous l'a montré le grand Bossuet. La consécration qu'a reçue la femme l'a vouée au service de l'Humanité, accepté également par son époux. La mission qui incombe à chacun d'eux a assuré chez eux une unité cérébrale, qui est la garantie pour chacun du véritable bonheur.

Nous venons d'exposer, par toutes ces considérations, quel but le présent doit s'efforcer d'atteindre dans l'avenir pour deux êtres qui devront rester toujours unis dans une ineffable tendresse. Mais, du domaine utopique, combien ne devons-nous pas nous sentir éloignés! Cependant, en restant dans celui de la réalité, ces mêmes considérations nous montrent tous les progrès réalisés dans la constitution

féminine, sous l'influence d'une culture dont notre génération ne peut encore sentir les effets et encore moins les goûter. L'homme rendu plus chaste, par l'effet de l'hérédité, saura toujours entourer de respect sa compagne. Que lui demande-t-on, enfin, sinon de s'élever à cette sentimentalité, dont nous avons vu les effets dans cet admirable tableau des mœurs conjugales que nous a présenté la théocratie hindoue ? Faut-il aller chercher dans un lointain passé ce que nous demandons à l'avenir ? Nos admirables théocrates avaient posé à leur façon ce grand problème, dont tous ceux qui sont venus après eux, poètes, philosophes, ont vainement cherché la solution. Ils l'ont trouvée dans la culture du cœur humain, soustrait par eux à toutes les influences dissolvantes contre lesquelles nous luttons encore.

De ce que nous pouvons attendre de l'avenir, il faut placer en regard ce que nous offre le présent. Ce contraste nous servira à mesurer l'étendue de l'espace à parcourir pour atteindre ce qu'une saine théorie de la nature humaine laisse à nos efforts. La femme, écrivions-nous, a cessé de nos jours d'être la compagne de l'homme. Pour beaucoup, ce n'est souvent qu'un jouet. Chez le riche, c'est parfois un objet qui peut flatter sa vanité. Ne trouvant souvent aucune compensation à l'existence qui lui est faite, elle en prend bientôt son parti et se laisse aller à tous les entraînements d'une vie dépourvue de but et d'élévation. S'il n'y a plus de femme, a-t-on dit, avec exagération sans doute, est-il étonnant qu'il n'y ait plus d'homme. Dans l'état de nos mœurs, si elles les enfantent, c'est à peu près tout ce qu'on peut, en certaines classes, exiger d'elles. Que n'ont-elles trouvé le moyen de s'en dispenser ? La domesticité ne s'étend

pas jusque-là. Elle ne peut rendre de pareils services. En une telle société, on ne peut comprendre que la chasteté dans le mariage puisse, à un certain âge, quand la jeune fille qui en est sortie est nubile, devenir une obligation morale. Les droits de l'homme et les devoirs conjugaux, voilà ce qu'on entend dire encore, n'est-ce point là un abus de la force et une insulte à la femme, à qui l'on suppose des besoins à satisfaire ? Combien n'est-on pas éloigné encore de cette existence idéale, assignée comme but à la vie conjugale !

Nous nous résumons. Nous avons montré, dans le cours de cette exposition, la femme se dégageant des étreintes de l'animalité, s'élevant, en traversant les diverses phases d'une évolution bien mouvementée, à ce haut degré de perfection, d'où nous l'avons vue sortir, sous l'admirable culture instituée par nos meilleurs prédécesseurs, sacerdotaux ou chevaleresques ; nous l'avons vue encore traversant cinq siècles d'une profonde décomposition, où sa constitution a été exposée à tant de dangers. Nous avons ensuite étudié sa nature tant physique que morale, et analysé tous les élans d'un cœur souvent incompris. Enfin, dans un tableau d'avenir, nous avons montré tout ce qu'on peut attendre de sa merveilleuse organisation. Une mémorable utopie nous a permis de fixer à quel degré de perfection on peut la croire susceptible encore d'arriver. La femme est tout autre que l'homme, n'a-t-il pas dit d'elle, dès le xv<sup>e</sup> siècle, ce penseur, pour qui elle n'avait point de secret ; elle est un être à part, a-t-il dit, elle est un monde pour contenir un monde. Que le présent s'inspire de ces belles paroles. C'est l'expression de la réalité ; c'est l'affirmation d'un état où la tendresse et la pureté se trouvent intimement

combinées. C'est le *fons viventium*, c'est aussi, peut-on ajouter, le *fons amoris*, la source de tout bien, de tout amour. En elle, en embrassant l'ensemble de son existence, l'Humanité tout entière se révèle et se concrète en d'admirables élans.

A notre travail déjà si étendu, qu'on nous permette d'adjoindre une lettre écrite en d'autres temps. C'est un des plus intéressants aspects de la nature féminine que nous présentons encore ici.

Madame, vous m'avez dernièrement posé une question, à laquelle je n'ai pu répondre que d'une manière évasive. C'est, sans vous en douter, la théorie même du langage que vous me demandiez de vous exposer.

Pourquoi, m'avez-vous dit, les facultés de langage sont-elles plus prononcées chez la femme que chez l'homme ? Personne ne saurait certainement en douter, car vous êtes, à coup sûr, plus babillardes que nous. La petite fille a déjà un langage très imagé, quand le petit garçon enfile à peine quelques mots. Je ne voudrais pas, cependant, pour répondre à votre question, vous fatiguer par des abstractions. Je n'en userai que tout autant que je ne pourrai faire autrement.

Quand vous voyez un animal se livrer à des contorsions, vous concluez immédiatement qu'il est en proie à de vives souffrances. Les animaux de son espèce tireront les mêmes conséquences que vous. Quand il gambade, qu'il ne tient pas en place, vous dites qu'il ne se possède pas de joie. C'est qu'en effet, entre la sensation et la contraction, il y a une telle corrélation, que nous sommes autorisés à supposer l'une quand nous constatons l'autre. Tel est le premier langage qui n'est au fond qu'une mimique, comme vous le voyez.

Que l'expression soit mimique ou orale, on voit que tou-

jours le sentiment en est le principal mobile. La danse et le chant sont les deux arts primitifs. Avant de parler on a donc chanté ; mais ce premier langage ne convient tout au plus qu'à la vie de famille. Quand nos relations deviennent plus étendues, quand une société, pour élémentaire qu'elle soit, s'est constituée, on est naturellement conduit à échanger des idées ; alors le langage humain, qui cesse d'être celui des animaux, s'enrichit d'images.

Parmi tous les sons que nous émettons d'abord et qui forment nos premiers chants, il se fait un choix plus ou moins approprié, pour rappeler des images, qui sont naturellement moins expressives que les sentiments. Une certaine poésie s'adjoit ainsi à la musique primitive et si, avant de parler, on a chanté, la poésie a toujours et partout précédé la prose. Celle-ci n'est instituée que plus tard, lorsque la vie sociale a pris une extension suffisante, lorsque la rapidité des communications exige des moyens plus expéditifs. Aux images de la poésie on arrive à substituer des mots, des signes quelconques, qui ne sont, au fond, que des images réduites ou dépouillées des formes plus solennelles de la poésie et qui deviennent ainsi d'un usage plus facile, plus commode pour le travail de la pensée et pour les communications habituelles. C'est par des contractions que les animaux supérieurs manifestent d'abord leurs émotions. C'est aussi le moyen qu'ils emploient pour se mettre en rapport avec leurs semblables. Un cri de détresse poussé par l'un d'eux est immédiatement compris de toute la troupe, qui est ainsi avertie de l'existence d'un danger extérieur. Ainsi, avant d'exprimer des idées, disons-le, ce sont des sentiments qu'on échange.

Les deux sens par lesquels nous nous mettons en rapport avec le dehors sont la vue et l'ouïe. Le sens de l'odorat

est trop limité dans ses perceptions pour permettre autant que les deux autres un échange étendu de sentiments. Cependant le langage des fleurs, encore très usité chez les orientaux, surtout dans les harems, et en général chez tous ceux qui n'ont que ce moyen de correspondre, s'adresse plus à l'odorat qu'à la vue. Telle odeur sert à l'expression de tel sentiment, telle autre à telle autre émotion, suivant les sensations plus ou moins douces ou passionnées qu'elle éveille.

Par ses modulations, la voix humaine, aussi bien que le cri de l'animal, constitue au début de toute société le seul moyen d'entretenir l'échange des sentiments et d'en faire sentir les nuances.

Quoi qu'il en soit, que ce soit par des chants, par des images ou par des signes que s'établissent nos rapports avec le dehors, c'est toujours le sentiment qui préside à leur manifestation ou à leur institution.

Tout cela dit, revenons, Madame, à la question que vous m'avez posée. Je gage que vous en presentez déjà la solution.

La femme ne prononce pas de discours ; elle cherche surtout à exprimer des sentiments : aussi le style épistolaire est-il son triomphe. Son langage, toujours plus concret que le nôtre, est émaillé d'images plus ou moins vives. Sa supériorité sentimentale justifie assez, vous ai-je dit, le luxe d'imagination que nous constatons si souvent dans son langage. Portée par sa nature toute affective à exprimer ce qu'elle ressent, les facultés d'expression doivent être plus vivement stimulées chez elle ; son imagination lui fournit des images qui suffisent presque toujours à la traduction de ses émotions et de ses plus intimes pensées.

Moins bien doué qu'elle, sous ces divers rapports,

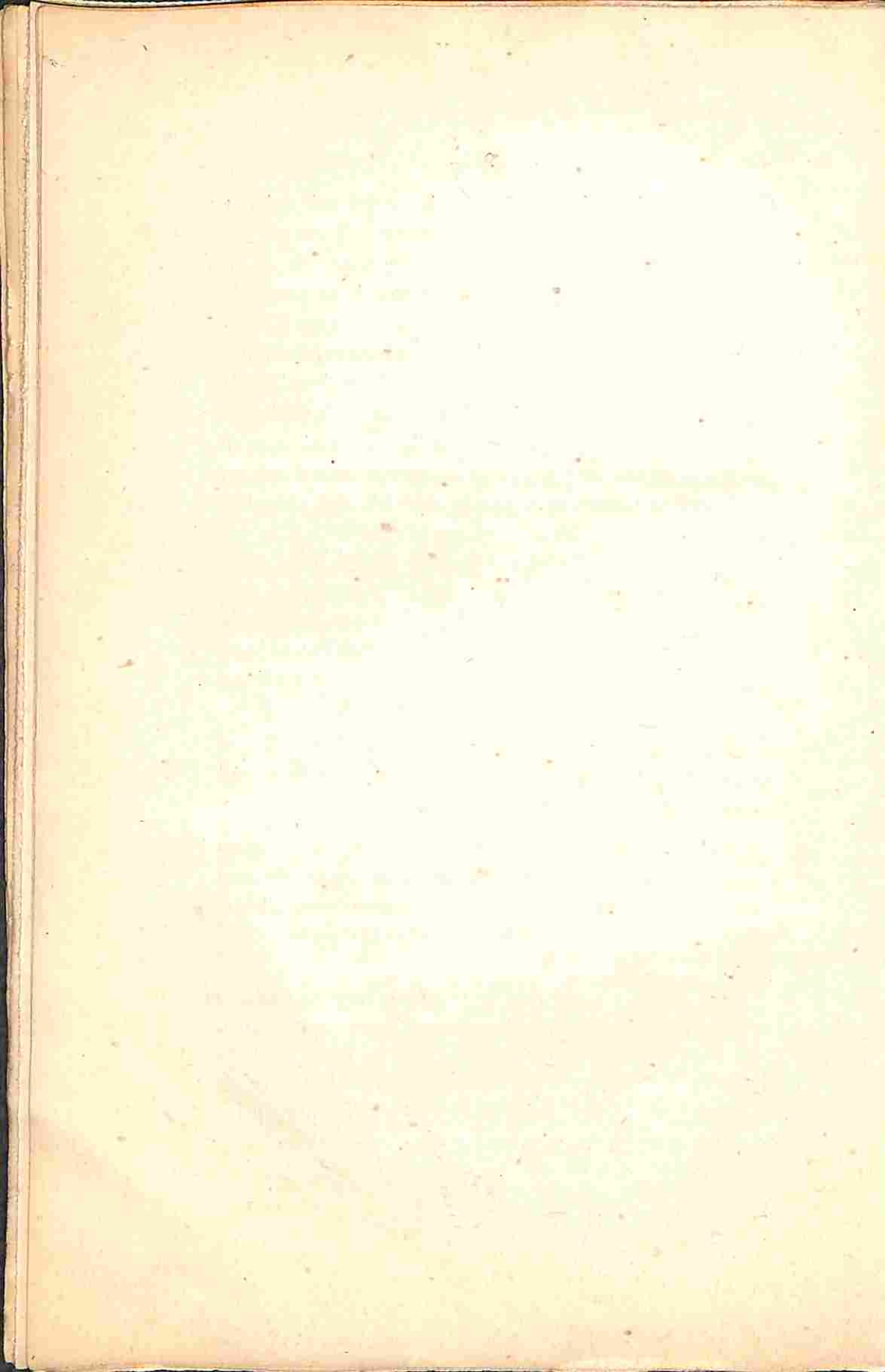


L'homme paraît hésiter et chercher les mots, qui arrivent si facilement sur une bouche féminine. D'ailleurs, par ses occupations au dehors, sans qu'il sorte pour cela d'une certaine médiocrité intellectuelle, il cherchera plutôt la filiation des idées et pour cela recourra davantage à l'emploi des signes techniques qu'à celui des images, naturellement plus vagues. La grande loi de l'hérédité vient bientôt fixer toutes les dispositions qui résultent de la différence des sexes. Deux cerveaux identiques, que nous mettons en présence, se développeront tout autrement sous le rapport des facultés d'expression par le seul fait des diversités sexuelles.

Je ne doute pas, Madame, que vous ne saisissiez toute l'importance des différences, morales ou mentales, propres aux deux sexes. Ce sont des sujets sur lesquels je pourrais encore appeler davantage votre attention, si je ne craignais d'abuser de votre patience. Pour le moment, que j'arrête ici ma plume, dont je ne veux me servir, en finissant cette longue épître, que pour vous exprimer mes plus respectueux sentiments et vous assurer de ma plus vive sympathie.

Pour l'intelligence des phénomènes, parfois très complexes que présente l'étude à laquelle nous venons de nous livrer, nous avons cru devoir annexer à notre travail le tableau de la merveilleuse théorie cérébrale du grand novateur.

Pour montrer aussi que cette théorie cérébrale s'étend à l'ensemble des êtres vivants animaux, quand la séparation des sexes est nettement accusée, nous en avons fait l'application à l'étrange petite république des abeilles, chez lesquelles nous trouvons la manifestation de nos principales facultés et de leur harmonie nécessaire.



## LA RÉPUBLIQUE DES ABEILLES

---

Cette association de l'instinct maternel et de l'instinct constructeur dont nous avons tant parlé, est un fait, qu'on peut dire général dans la série animale. C'est surtout au moment de la gestation qu'on la constate, et parfois même en dehors de cette époque.

Chez les insectes, c'est en quelque sorte la base de leur économie.

Dans la république des abeilles, elle mérite d'être étudiée.

La population s'y compose d'une grande masse de femelles avortées, d'une masse moins grande de mâles et d'une reine unique.

Le mâle est pour ainsi dire un être déchu, dont l'unique fonction consiste à féconder la reine en un moment déterminé. Il est organisé pour cela. On constate chez lui deux instincts principaux : l'instinct conservateur propre à tous les habitants de la ruche et en général à tous les animaux, et l'instinct sexuel, qui n'entre en activité ici que d'une manière épisodique. Sa vie étant très bornée, il n'a à se défendre contre personne : aussi ne trouve-t-on pas en lui le dard, qui chez les autres habitants de la ruche sert principalement à la défense personnelle.

Le personnage le plus marquant de cette république, c'est celui qu'on appelle improprement la reine. Sa fonction unique est de pondre des œufs pour la conservation de cette république. Une fois dans sa vie, elle sort de la ruche et devient l'objet des poursuites des mâles. Un seul est admis à l'honneur de la féconder. C'est un honneur qu'il paie de sa vie.

L'instinct maternel est naturellement prédominant chez cette reine. Après la fécondation, elle pond des milliers

d'œufs, qu'elle dépose avec un certain discernement dans les alvéoles destinées à les recevoir. On ne peut la dire dépourvue complètement d'intelligence, car elle sait distinguer les cellules destinées à recevoir les œufs fécondés de celles destinées à ceux qui ne le sont pas.

On ne pourrait dire que l'instinct constructeur n'existe pas chez elle, car le choix qu'elle fait suppose l'existence de la faculté de pouvoir se rapprocher de certains objets ou de les rapprocher, telle est la caractéristique de l'instinct constructeur. Cette reine a aussi des moments de jalousie, quand une nouvelle reine semble porter ombrage à son autorité ; ce qui suppose l'intervention de l'instinct destructeur. Les quatre instincts fondamentaux existent donc chez elle.

Les choses se passent autrement chez la grande masse des femelles avortées, qu'on qualifie d'ouvrières.

A l'instinct conservateur propre à tout ce qui vit, s'ajoutent aussi les instincts : maternel, constructeur et destructeur.

Les ouvrières se partagent tout ce qui concerne la conservation de la ruche.

Les unes vont au dehors chercher les objets propres à son entretien et les aliments nécessaires à la nourriture de sa population.

Ces premières recueillent sur les fleurs tout ce qui peut servir à ces divers usages. Chez elles, l'instinct constructeur, toujours associé à l'instinct maternel, est toujours prédominant.

D'autres utilisent les matériaux apportés du dehors pour construire la ruche : ce sont les architectes. C'est encore, comme précédemment, l'instinct constructeur qui domine chez elles.

D'autres, enfin, s'attachent principalement aux soins à donner aux embryons. Elles veillent à leur nourriture et à tout ce qui concerne leur entretien. C'est le sentiment maternel qui est ici dominant, quoique accessoirement associé à l'instinct constructeur.

Voilà, comme nous l'avons dit, toute l'économie de la ruche.

Ce sont, comme on le voit, les instincts inférieurs qui en font tous les frais.

Les trois instincts de l'égoïsme fondamental, les instincts conservateur, sexuel et maternel, se combinent aux deux instincts du perfectionnement qui sont les instincts constructeur et destructeur, à ce premier surtout.

La vie morale de l'abeille s'élève-t-elle au delà ? Il ne faut s'attendre à trouver chez elle aucune trace d'ambition, d'orgueil ou de vanité. La vie collective bannirait ici ces deux dispositions. Cette même vie collective n'autorise guère à supposer beaucoup d'attachement d'un membre pour un autre. Cet attachement s'adresserait-il plutôt à la ruche tout entière ? Ce n'est pas impossible. Telle serait la seule trace de sentiment bienveillant qu'on trouverait dans l'étrange petite république.

Sous le rapport des facultés pratiques, on ne peut douter qu'elles ne s'y trouvent. Sa population ne manque ni de courage pour entreprendre, ni de prudence pour éviter un danger, ni de persévérance dans ses entreprises. Sous le rapport de l'intelligence, elle en a donné des preuves incontestables, l'intelligence consistant, dans ses divers modes, à savoir se conformer aux exigences d'une situation ou à les surmonter.

Les moyens de communication ne manquent pas à la gent ailée, bien qu'on ne semble pas avoir connu les organes correspondants.

Les abeilles paraissent sensibles à certaines odeurs, rechercher même certaines couleurs pour lesquelles elles semblent manifester une certaine préférence. Il ne faudrait pas voir là un acte d'intelligence. C'est simplement un effet de sensation.

L'araignée s'est montrée sensible à la musique. Elle semble rechercher aussi certaines sensations lumineuses.

Dans tous ces petits êtres, il y a un cerveau, qui, là, comme chez les animaux les plus élevés, est le siège de l'intelligence, de l'activité et du sentiment. En les étudiant, on s'aperçoit bien vite qu'ils agissent sous l'empire d'une passion

déterminante et que l'intelligence intervient aussi pour éclairer l'action.

La merveilleuse théorie des fonctions du cerveau du grand novateur contemporain trouve sa vérification et son application dans l'étude de certains êtres que, cérébralement, on pourrait croire bien éloignés de nous.

# CLASSIFICATION POSITIVE

## DES DIX-HUIT FONCTIONS INTÉRIEURES DU CERVEAU

OU

### TABLEAU SYSTÉMATIQUE DE L'ÂME

PAR LE FONDATEUR DU POSITIVISME

HUMANITÉ

VIVRE POUR AUTRUI

#### PRINCIPE

10 MOTEURS AFFECTIFS. Penchants, dans l'état actif; et sentiments, dans l'état passif.	7 PERSONNELS.	INTÉRÊT ...	Instincts de la conservation ...	de l'individu, ou <i>instinct nutritif</i> .....(1). de l'espèce ... } <i>instinct sexuel</i> .....(2). <i>instinct maternel</i> .....(3).	Égoïsme.	Décroissement d'énergie, et ac- croissement de dignité, d'arrière bords au milieu.	IMPULSION (LE CŒUR)	
			Instincts du perfectionnement..					par destruction, ou <i>instinct militaire</i> ... (4). par construction, ou <i>instinct industriel</i> ..(5).
			AMBITION...					Temporelle, ou Orgueil, besoin de domination ....(6)..... Spirituelle, ou Vanité, besoin d'approbation .....(7).....
3 SOCIAUX.	Général-Spéciaux	ATTACHEMENT .....(8)..... VÉNÉRATION.....(9).....	BONTÉ, ou amour universel (sympathie), <i>humanité</i> .....(10).....		Altruïsme.	(Savoir pour prévoir afin de pouvoir.)	CONSEIL (L'ESPRIT)	

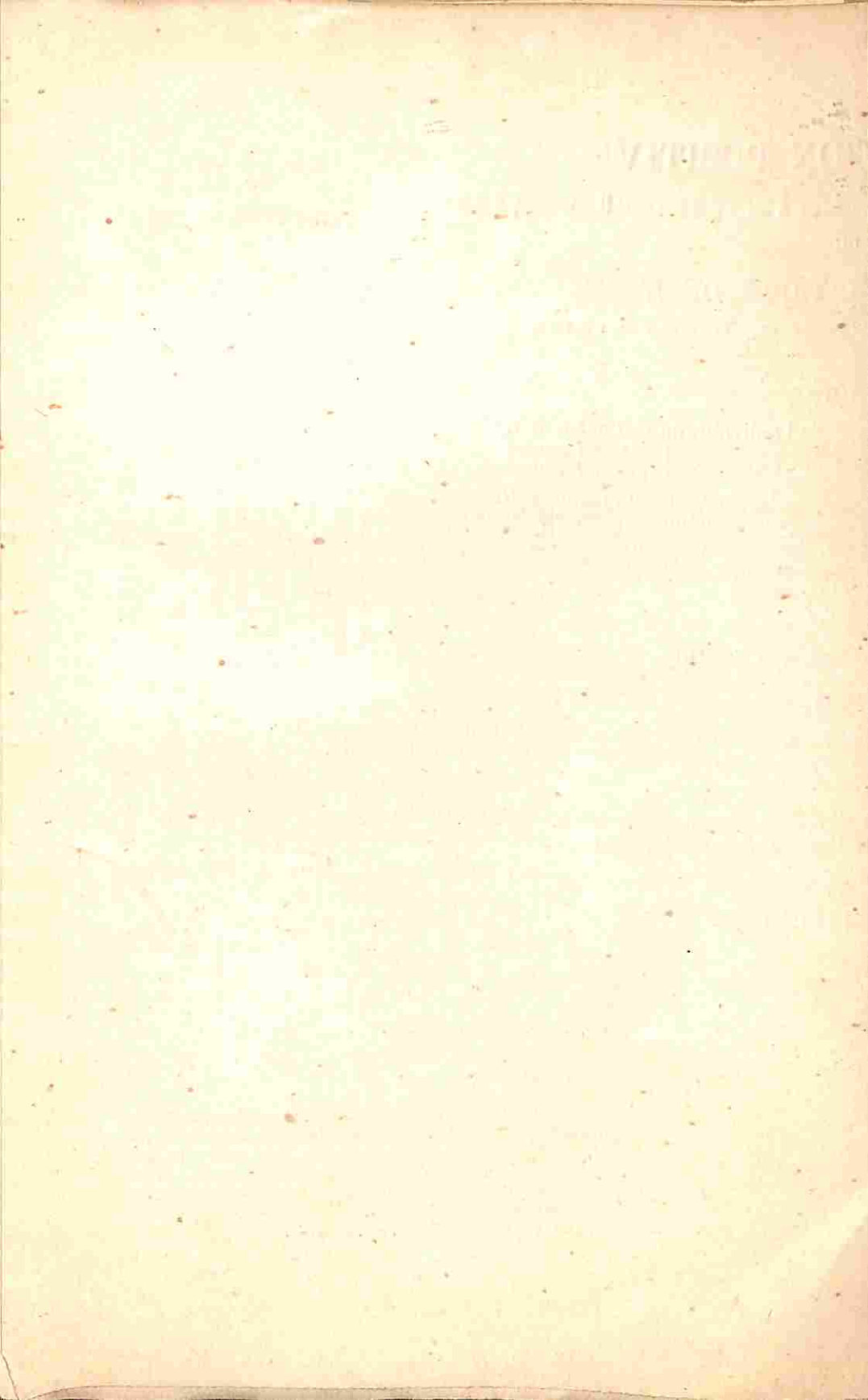
#### MOYEN

5 FONCTIONS INTELLECTUELLES.	CONCEPTION	Passive, ou Contemplation .....	Concrète, ou relative aux êtres, essentiellement <i>synthétique</i> .(11). Abstraite, ou relative aux événements, essentiellement <i>analy-                  tique</i> .....(12).	(Savoir pour prévoir afin de pouvoir.)	(L'ESPRIT)	
		Active, ou Méditation .....				Inductive, ou par comparaison, d'où <i>Généralisation</i> .....(13). Déductive, ou par coordination, d'où <i>Systématisation</i> .....(14).
3 QUALITÉS PRATIQUES.	EXPRESSION.	Mimique, orale, écrite, d'où <i>Communication</i> ....(15).....	RÉSULTAT			
		ACTIVITÉ...				
FERMETÉ, d'où <i>Persévérance</i> .....(18).....		(LE CARACTÈRE)				EXÉCUTION

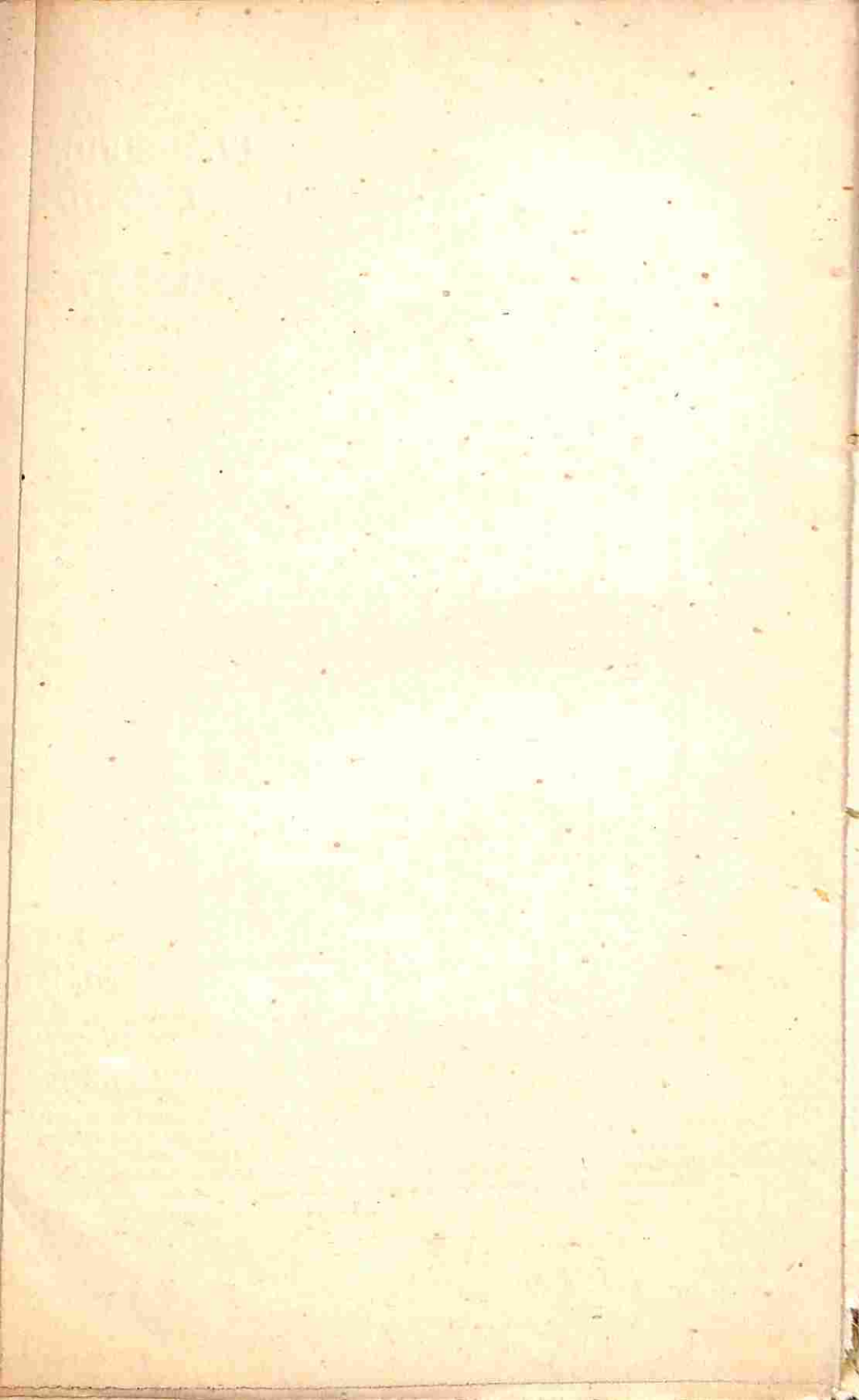
#### RÉSUMÉ DE LA THÉORIE CÉRÉBRALE

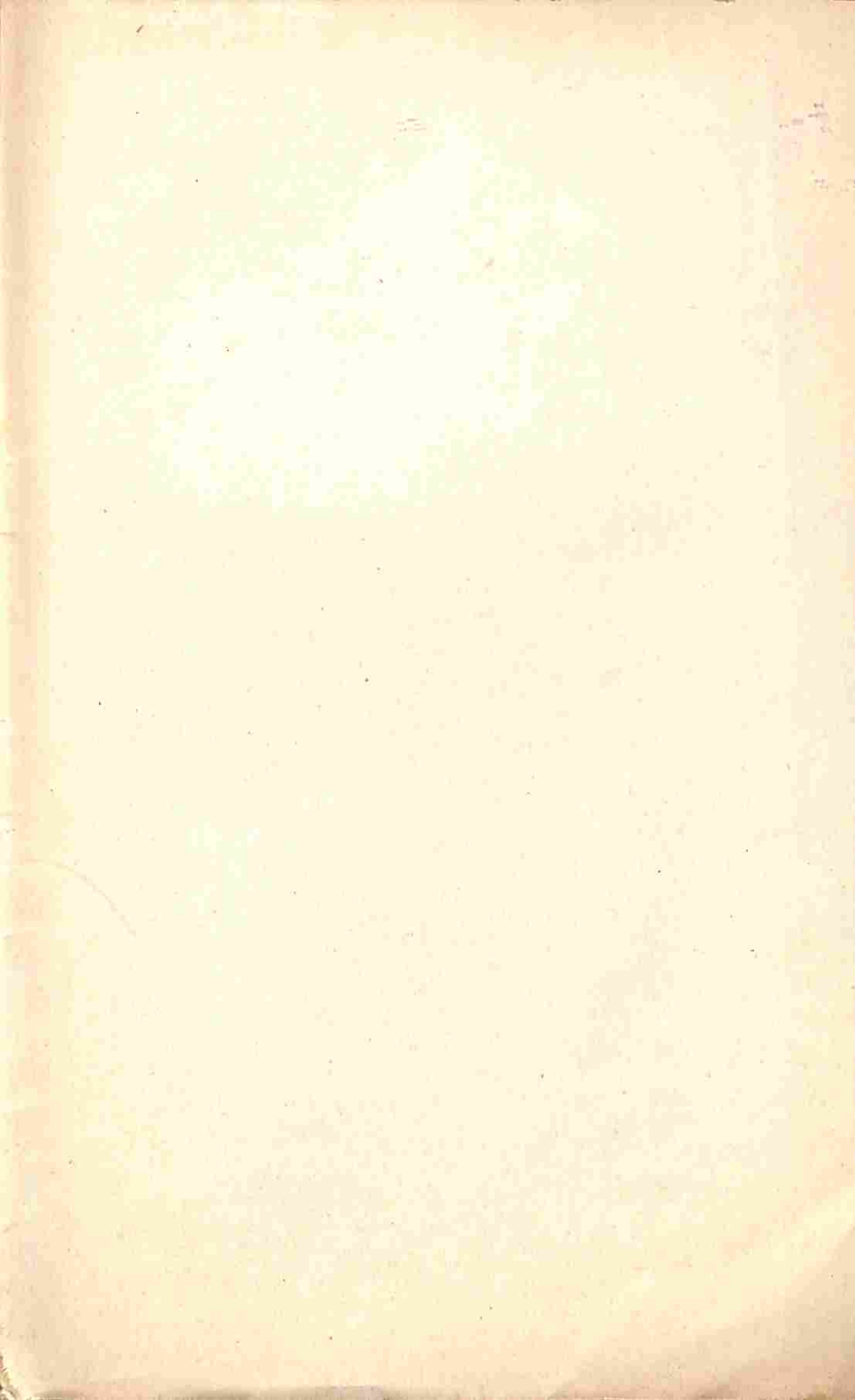
L'ensemble de ces dix-huit organes cérébraux constitue l'appareil nerveux central, qui, d'une part, stimule la vie de nutrition, et, d'une autre part, coordonne la vie de relation en liant ses deux sortes de fonctions extérieures. Sa région spéculative communique directement avec les nerfs sensitifs, et sa région active avec les nerfs moteurs. Mais sa région affective n'a de connexités nerveuses qu'avec les viscères végétatifs, sans aucune correspondance immédiate avec le monde extérieur, qui ne s'y lie qu'à l'aide des deux autres régions. Ce centre essentiel de toute l'existence humaine fonctionne continuellement, d'après le repos alternatif des deux moitiés symétriques de chacun de ses organes. Envers le reste du cerveau, l'intermittence périodique est aussi complète que celle des sens et des muscles. Ainsi, l'harmonie vitale dépend de la principale région cérébrale, sous l'impulsion de laquelle les deux autres dirigent les relations, passives et actives, de l'âme avec le milieu.

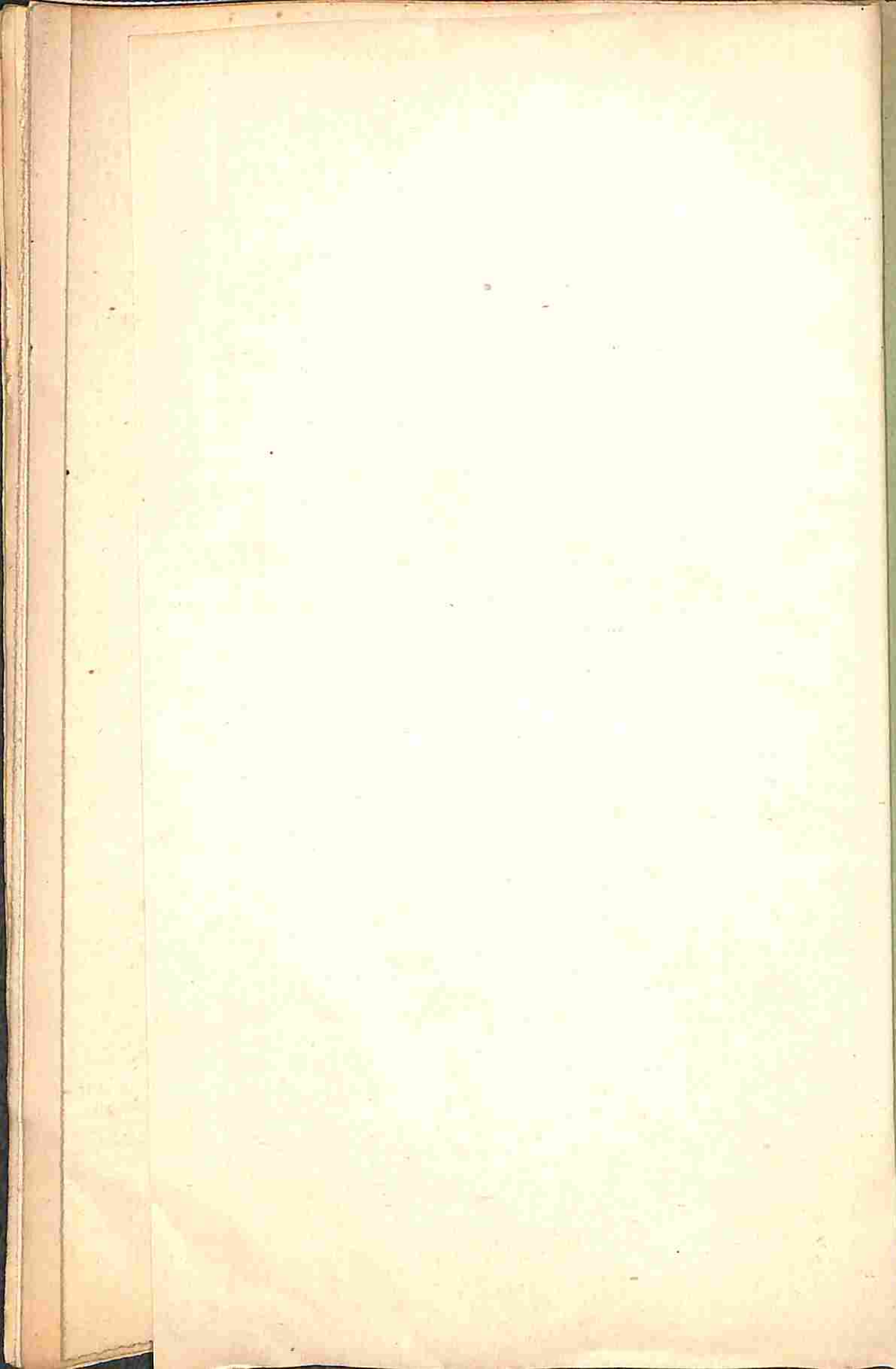
(Auguste COMTE, *Politique positive*.)













En sachant que l'ouvrage que je fais  
est destiné aux Français de l'étranger  
quoique la manuscrite fut destinée  
à servir au public de la  
stricte observation des idées, on trouve  
par la même voie, sans aucunement  
mieux ?

abonné à la Bibliothèque de Lyon.

Bibliothèque